Année XXI. — N° 557 — 5 Février 1921.

LE RÉVEIL
COMMUNISTE - ANARCHISTE.

SUISSE ET ITALIE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
LE RÉVEIL, *rue des Savoises, 6*, GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Congrès Syndicaliste International

Nous avions reçu en son temps une invitation à un congrès de syndicalistes anarchistes, qui a eu lieu ensuite à Bertin du 16 au 21 décembre dernier.

Le temps nons a manqué pour répondre aux organisateurs de ce congrès et exposer notre situation et notre point de vue. Nous manquons d'un nombre suffisant de militants pour mener de front un mouvement syndical dissident et un mouvement anarchiste. Forcés d'opter entre les deux, nous nous sommes prononcés pour la propagande avant tout et surtout de l'idée anarchique. Le syndicalisme, tout en se réclamant de la révolution, doit *méthodiquement* faire œuvre d'adaptation au régime capitaliste. C'est ainsi que des anarchistes en voulant diriger la besogne syndicale se trouvent obligés par la force des choses à des actes en contradiction avec leurs principes.

Ces derniers mois, la confusion a encore grandi à cause de l'adhésion de quelques syndicalistes à l'idée de « dictature du prolétariat ». A Berlin, à vrai dire, cette idée n'a pas triomphé, mais il a été néanmoins décidé de se rendre au Congrès de l'Interuationale syndicale à Moscou.

Lénine et ses amis se sont pourtant expliqués clairement. La haute direction de toute la vie économique et sociale doit appartenir aux gouvernants du Parti dit communiste, ce qui est en parfaite contradiction avec la motion de Berlin disant que « *la régularisation de la production et de la distribution est une tâche propre aux organisations syndicales de chaque pays* » et ajoutant que « *l'Internationale syndicale révolutionnaire est entièrement autonome et indépendante de tout parti politique* ».

Plus que jamais nous acquérons la conviction que toutes ces réunions internationales représentent une perte considérable de temps, d'argent et de forces. Nous pouvons employer plus utilement et plus efficacement le peu de moyens dont nous disposons.

L'internationalisme consiste en somme à faire la révolution chez soi et à porter aide à celle qui viendrait à éclater dans un autre pays. Pour ces deux tâches, nul besoin de tenir des congrès en des villes lointaines, très lointaines. Personne ne peut mieux connaître les données révolutionnaires de chaque pays que celui qui y vit et juger des moments et des circonstances favorables. De même pour l'aide à apporter aux révolutionnaires d'ailleurs. Il s'agit alors d'empêcher son propre gouvernement d'appuyer la contre-révolution. Une tentative réactionnaire n'est découverte ni empêchée en vertu d'un vote de congrès, mais avec de la clairvoyance et de l'audace, qui ne s'acquièrent que qar la pratique de l'action directe. Au début celle-ci est toujours locale avant de devenir régionale, nationale et internationale.

Faisons tout ce que nous pouvons au point de vue révolutionnaire dans le pays où nous sommes et nous aurons du même coup servi de notre mieux l'idéale Internationale de l'émancipation humaine.

Son congrès nous le tiendrons... après sa victoire.

Après la glorieuse épopée

Qui n'a encore à l'esprit les affirmations audacieuses, les contre-vérités, les lamentables niaiseries débitées pendant cinq ans par tous les porte-parole des jusqu'auboutistes. La guerre ne devait pas seulement libérer les opprimés, mais assurer à tous, peuples et individus, une ère de félicités. Tout fut promis, hormis le redressement des bossus, exception faite pour ceux que la gloire coucha pour toujours dans les tranchées. Une mégère, sorte de bas bleu qui élucubrait loin des balles, plaignait... les malheureux que la guerre n'englobait pas. Négligeant les millions de combattants qui n'en revinrent pas, la dite dame assurait que ceux qui recevaient le baptême du feu dépasseraient dix fois en valeur — et peut-être en stature — les infortunés qui croupissaient dans la paix, hideux matérialisme déjà sévèrement condamné par un habile massacreur prussien. Il devait y avoir du bonheur à profusion pour tout le monde et, en hommage à la victoire, une ration supplémentaire pour les vainqueurs.

Mais promettre et tenir sont deux.

A défaut du bonheur, il y eut de la déception pour tous, car aucune des promesses faites ne fut tenue, non seulement de par la mauvaise foi des gouvernants, mais parce que l'ébranlement et les désastres causés par la guerre étaient trop grands. Pour remédier à la terrible situation résultant de la guerre, il fallait innover, mais la machine étatiste, qni est essentiellement un organe de conservation, en fut incapable. D'ailleurs, ceux qui font continuellement appel à la protection policière de l'Etat, lui dénièrent d'emblée toute compétence lorsque certains voulurent lui confier la réalisation de quelques revendications sociales. Pensant que rien de bon ne peut résulter de l'intervention de l'Etat, nous ne fûmes pas trop chagrinés de cette opposition. Plus que jamais nous pensons qu'il n'y a de progrès véritable et durable que lorsqu'il est voulu et réalisé par les intéressés eux-mêmes.

Si la guerre fut sans pareille dans l'histoire, de même aucune époque ne connut l'état de désarroi moral et matériel qui est celui du monde depuis novembre 1918. Poursuivie férocement au nom d'un mensonge, la guerre ne pouvait aboutir qu'au plus épouvantable chaos. Quand sonna l'hallali, ce fut une lamentable débandade parmi les modernes croisés. Oubliant les principes affirmés, chacun se jeta sur les morceaux de territoires convoités. La paix ne fut qu'un compromis entre gonvernrnts insatiables. Et comme tout ce qui est équivoque cela ne dura pas. Aujourd'hui, deux ans à peine après le traité de Versailles, il ne reste rien de l'œuvre du Conseil suprême. Les solutions « définitives » des questions territoriales ont toutes été remaniées par des tractations entre les intéressés directs. Quant aux clauses économiques imposées aux vaincus, les unes se sont révélées inapplicables et les autres ont été abandonnées par ceux qui devaient en être les bénéficiaires, parce que les faits démontrèrent qu'elles étaient plus une cause de ruine qu'une garantie.

La Société des Nations devait suppléer à l'insuffisance du traité de paix et acheminer le monde sur une voie nouvelle. Les généraux ayant ruiné les peuples en oinq années de règne, des charlatans insinuèrent que seuls les diplomates disposaient des moyens de remédier à la situation. Nous ne le crûmes pas et ne fîmes pas opposition à la Société des Nations, persuadés que cette tentative d'éluder la véritable solution ferait moins de dupes en s'accomplissant qu'en restant à l'état de projet. Chose projetée, elle apparaissait comme très souhaitable et même, peut-être, l'idéal à réaliser. Existante, elle n'est plus qu'une incohérente assemblée parlante, et, par la multiplicité des banquets organisés, une sorte de congrès des estomacs. Genève n'a pas vu une réunion de beaux esprits, mais un concours des meilleures fourchettes.

Nous n'avons jamais cru que l'association des gouvernements, créée à Versailles, pourrait ou voudrait réaliser les aspirations des peuples vers la paix et la justice. La dépravation des gouvernants et des privilégiés de la fortune est trop grande pour qu'ils renoncent subitement à croire que les iniquités dont souffrent les masses sont un élément nécessaire de leur bonheur. Mais enfin, la guerre a causé tant d'horreurs et de ravages qu'un essai vers la paix n'aurait rien eu de révolutionnaire. L'assemblée de Genève a été la démonstration, si besoin était, de la mystification dont l'humanité fait les frais. Les causes de la guerre étaient d'ordre économique. Chaque Etat qui se croyait en mesure de le faire visait à étendre son emprise, directe ou indirecte, sur les territoires fournisseurs de matières premières ou ceux susceptibles de devenir de fructueux débouchés. Il arriva un jour que les conquérants convoitèrent la mème proie... et ce fut la guerre. Tout le reste ne fut qu'une mise en scène plus ou moins cynique pour faire marcher les peuples en leur faisant croire qu'ils défendaient leur existence, et surtout pour rejeter sur le voisin l'apparente responsabilité du conflit.

Mieux que les proclamations grandiloquentes des chefs d'Etat les traités de paix montrent les buts scélérats poursuivis par les uns et les autres.

Sans nier que la paix des gouvernements n'était pas celle des peuples, les délégués à la propagande assurèrent que la Société des Nations avait précisément pour but de corriger l'œuvre de Versailles.

A l'assemblée qui devait inangurer des méthodes nouvelles et vraiment pacifistes, on vit les politiciens qui hantaient les congrès d'avant-guerre user des mèmes finasseries et fourberies diplomatiques, pourtant condannées avec solennité par les Wilson et autres chefs « démocratiques ».

Trois questions pouvaient avoir une certaine influence sur le cours des événements : le désarmement, l'égale répartition des matières premières et la suppression ou l'unification des tarifs douaniers. On refusa simplement d'entrer en discussion. Maintenant, comme avant la conflagration mondiale, les réunions internationales ne sont que des parlottes où les restrictions mentales jouent le plus grand rôle. Tout ce qui s'y passe n'est que comédie destinée à tromper l'attente des peuples. On jette l'anathème à la guerre, mais on se garde de prendre en considération tout ce qui pourrait diminuer ses chances. Pourquoi s'étonner ? La colombe de la paix ne peut prendre son vol du milieu d'une bande de corbeaux et vautours voraces. La paix n'est pas simplement une formule à coucher sur le parchemin. Elle est un état de fait qui ne peut résulter que de la volonté des hommes de ne pas faire la guerre sous n'importe quel prétexte.

Evoquer les charnier, les villes et les campagnes détruites, les populations sans foyers errant sur les routes d'exil et de misére, est une chose vaine si l'on ne prend la résolution de ne plus exécuter les ordres criminels des gouvernements.

Messieurs les délégués à l'assemblée de la Société des Nations se sont trouvés aussi impuissants à résoudre le problème économique que celui de la paix. Ils n'ont su le solutionner que pour eux en organisant force banquets, pensant sans doute qu'eux mangeant, tout le monde mangeait. Pourquoi aussi demander à quelques hommes ce qui ne peut être que l'œuvre de tous ?

La terrible situation actuelle est le fruit, tout à la fois, de la canaillerie et de l'incapacité des classes dirigeantes. Canaillerie qui consiste à faire régner la faim pour mieux pouvoir renier les promesses faites ; incapacité aussi à trouver des bases nouvelles à la production pour faire face aux énormes demandes adressées de partout.

Dans ce domaine comme dans tous ceux de l'activité humaine, il ne sert de rien de s'adresser aux classes nanties et aux pouvoirs établis, chez lesquels nous ne pouvons trouver que mauvaise foi et impuissance. Même les meilleurs d'entre les privilégiés sont paralysés dans leurs efforts vers le bien, par la croyance en la nécessité de leur prédominance.

L'édifice social a des lézardes trop profondes. Il ne peut être valablement réparé, ni sauvé par un coup d'Etat, suivi de la dictature d'une prétendue « élite » voulant assurer par la force le bonheur d'une huma-

nité récalcitrante. Chaque travailleur a une part de solution en lui. Il faut donc que tous s'entendent, coordonnent leurs efforts pour que le travail au lieu d'être une source de richesse pour quelques parasites et de misère pour la grande masse, soit fait en vue d'assurer à tous le maximum de bien-être.

Pour tirer l'humanité du marais où elle est enlisée il faut une puissante vague d'enthousiasme qui ne sera durable et féconde que si chaque individu se sent être réellement un agent actif du renouvellement mondial. Maintenir la sujétion des travailleurs à l'état sous prétexte de les sauver, c'est empêcher de croire à la transformation annoncée, c'est voiler l'horizon radieux décrit par les poètes et penseurs du socialisme et de l'anarchie. A. A.

Vivre et philosopher

D'aucuns ont le découragement par trop facile. Il est tout aussi erroné de croire que notre émancipation soit œuvre de si longue haleine qu'on finit par perdre cette haleine et demeurer impuissant — que de se figurer qu'une idée étant juste, aussitôt énoncée, doive pouvoir se réaliser.

D'une part, nous devons persister à exposer une idée, que nous savons vraie, malgré les échecs inévitables du début ; d'autre part, nous devons le faire comme si elle allait entrer bientôt dans le domaine des faits, une assez longue expérience nous ayant appris que même les événements les plus prévus finissent en quelques sorte par nous surprendre toujours. A preuve la guerre, que nous avions pourtant assez déclarée inévitable, que d'autres avaient préparée de longue main, et pour laquelle tout le monde payait depuis de longues années de formidables tributs. Lorsqu'elle se produisit, ce fut un désarroi même chez ceux qui l'avaient étudiée et amenée pour mieux asseoir leur infâme domination.

Certains chefs socialistes tiennent des discours ne signifiant qu'une chose, à savoir qu'ils croient à toute possibilité, à tout remède, sauf qu'à la possibilité et au remède du socialisme. Toutes leurs railleries et même leurs attaques haineuses sont pour ceux qui vont répétant :

— Mais enfin, l'heure ne serait-elle pas venue d'être nous-mêmes et au lieu de persister à invoquer les palliatifs que nous avons reconnus et proclamés inefficaces, ne vaudrait-il pas mieux envisager avant tout et surtout les grandes réalisations formant le fond même de notre doctrine ?

Nous connaissons l'objection : « Vivre d'abord, philosopher ensuite. »

Pour mal faite que soit notre société, le cas est devenu assez rare de personnes se laissant tomber d'inanition ; mais *vivre*, par exemple, ne signifie dans le cas actuel des chômeurs que *vivoter* péniblement de pain et de soupe. Or, il est permis d'affirmer que des gens ne sachant pas du tout *philosopher*, c'est-à-dire se rendre oompte de l'enchaînement des causes et des effets, risquent de ne jamais vivre d'une vie humaine.

Vivre d'abord, soit, mangeons donc le pain et la soupe et serrons la ceinture d'autant de crans que le prolongement des privations l'exige. Mais, enfin, il est d'une importance capitale de savoir comment vont philosapher ces ventres creux. Et de philosophies il n'y en a que deux.

La première : Le monde a toujours eu des riches et des pauvres. C'est un mauvais moment à passer, et il passera comme tant d'autres. Rien à faire, et je serais bien fou de me frapper la tête contre le mur de ma misère.

La deuxième : Les produits n'ont pas disparu tout à coup ; il est même souvent question de surproduction et parce qu'il y a de trop me voilà sans rien. Pendant la guerre rien n'a pourtant manqué pour la poursuivre, bien qu'elle exigeât une production aussi énorme que coûteuse. Ceux qui ont le monopole de la vie économique doivent assurer à chacun l'aisance par le travail, et ne peuvent invoquer leur *impuissance*, après s'être décerné un exclusif brevet de *capacité*. La bourgeoisie non plus ne peut se déclarer *irresponsable*, parce qu'avec *tous les pouvoirs et tous les moyens*, elle a aussi *toutes les responsabilités*. Le monde ne saurait, d'ailleurs, continuer à être dirigé par des impuissants, incapables et irresponsables. Il appartient au travail, dont la puissance et les valeurs sont les plus indéniables et qui avec la liberté ne tardera pas à acquérir le sentiment de la responsabilité, de s'emparer de toutes les richesses et d'élaguer toutes les fonctions parasitaires, afin de rénover la vie de fond en comble.

Cette philosophie pent et doit être simplifiée encore davantage, mais c'est elle qui établit la différence entre la vie humaine et la vie animale.

L'homme ne peut *vivre sa vie* sans philosopher en même temps.

NOTES EN MARGE

Une question.

— Voyons, les anarchistes, n'irez-vous pas non plus aux urnes pour voter contre les tribunaux militaires, contribuant ainsi à leur maintien ?

— Parfaitement, nous nous abstiendrons comme toujours. Que la justice soit militaire ou civile, elle sera toujours dure au pauvre monde. En Suisse surtout, nous avons vu infliger par la simple voie administrative, en dehors de tout jugement d'un tribunal civil ou militaire, des condamnations à l'emprisonnement, à l'expulsion à vie, à l'extradition même, à des hommes contre lesquels nul article de n'importe quel code pouvait être invoqué. Et ces cas se chiffrent par centaines.

Comme il s'agit d'étrangers — ne pouvant fournir à l'occasion un appoint de votes — certains élus socialistes préfèrent s'occuper du sort des gendarmes et des policiers que de celui fait à leurs camarades étrangers.

Oui, dans la plus vieille démocratie du monde, le principe n'a pas encore été admis que nul ne peut être condamné sans avoir été jugé. Pour l'individu frappé sans jugement, il n'y a pas de justice même militaire.

Tout cela sans vouloir entrer dans des considérations de principes, parce que nous nions avant tout le droit de juger, surtout dans une société comme la nôtre, où des salaires insuffisants représentent bien souvent, d'une part, un vol manifeste, d'autre part, des privations attentatoires à la santé et à la vie même des travailleurs.

Nos socialistes paraissent s'être spécialisés dans le rapetissement de tous les grands problèmes sociaux.

Ilotisme électoral.

A Genève, pour les dernières votations et élections les journaux nous ont appris qu'il y avait treize listes en présence. Les malheureux votards, depuis tant d'années que cela dure ne paraissent pas en avoir encore assez d'être ainsi tiraillés, non pas dans tous les sens, mais toujours invariablement vers l'urne électorale. Le rôle du chien de l'Ecriture ne les a pas encore écœurés, les pires palinodies non plus.

Ainsi, cette fois-ci, nous avons vu cléricaux, financiers et aristocrates opposer à la candidature d'un bourgeois radical celle d'un ancien chef socialiste, qui s'est prêté avec ses amis au trucage.

Vraiment nos politiciens exagèrent un peu, à moins que la bêtise du corps électoral leur paraisse encore plus incommensurable qu'à nous. Les ilotes les plus dégradés n'ont jamais offert de spectacle plus honteux que le peuple souverain dans l'exercice de ses fonctions. Et cependant les enfants de la démocratie n'ont pas encore le dégoût de l'électorat. C'est vrai qu'ils ne sauraient être le moins du monde des enfants de Spartiates.

Ordre de se cacher !

La démocratie — chacun le sait — accorde à ses heureux citoyens toutes les libertés... aussi longtemps qu'ils se gardent bien d'en faire usage. Car, dès qu'ils éprouvent ce besoin à la suite d'une grève, d'un lock-out, d'une crise de chômage, etc., vite, tous les pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire, s'asseoient sur toutes les libertés.

C'est précisément ce que nous voyons actuellement à Genève. Les chômeurs augmentent de nombre et cela ne manque pas d'inquiéter le gouvernement, qui d'emblée défend réunions, rassemblements, affichages, cortèges, etc. François Coppée se demandait si « les oiseaux se cachent pour mourir ». Nos autorités, faute de pouvoir cacher les morts d'hommes, veulent en faire cacher les misères accrues, de façon à prétendre et laisser croire que la situation est normale. Partout où des miséreux paraissent, la police a l'ordre de se jeter sur eux et de les faire rentrer dans l'ombre des taudis ou de les mettre à l'ombre des geôles. Les expulsions servent aussi à faire disparaître le malheur en chassant les malheureux.

Le calme continue ainsi à régner, mais nos maîtres à la conscience nullement tranquille se demandent si ce ne serait pas le calme précédant la tempête. Jusqu'à la goutte qui le fait déborder, les souffrances restent pour ainsi dire cachées dans leur vase, dont tout l'art gouvernemental ne peut pourtant pas retarder indéfiniment le débordement.

Pour notre réunion

Nous avons déjà reçu plusieurs adhésions, mais nous en attendons d'autres, notre but étant de nous rencontrer non seulement avec les camarades de gsandes mais aussi de petites localités. Même là où il n'y a que deux ou trois camarades, nous aimerions pouvoir nous entretenir avec l'un d'eux, précisément pour examiner la possibilité d'élargir notre propagande et notre mouvement. Le temps nous manque pour correspondre avec tout le monde et il est beaucoup plus aisé de s'entendre de vive voix qu'au moyen de lettres.

D'autre part, il y a la question de la dictature qui ne doit plus laisser place à aucune équivoque parmi nous. Malatesta, au début de la guerre, attaqua les « anarchistes de gouvernement » qui, à la suite d'un estraordinaire « oubli de principes » nous prêchaient l'union sacrée. La presque totalité des camarades les a immédiatement désavoués. Il faut en finir promptement avec les nouveaux « anarchistes de gouvernement dictatorial », oublieux du principe qu'exprime à lui seul le mot « anarchie ». Ce sont toujours les mêmes hégéliens englués de marxisme pour lesquels tout ce qui est réel est rationnel. Bakounine s'était déjà insurgé contre cette fausse conception qui peut conduire aux plus étranges conclusions.

Nous ne pouvons ni ne devons adhérer au fait de la guerre pas plus qu'à celui de la dictature. Les événements, d'ailleurs, c'est-à-dire de nouveaux *faits*, ne tarderont guère à nous donner raison contre leur soi-disant rationalité.

En attendant, que les camarades se hâtent de nous envoyer les adhésions.

SALLE COMMUNALE DE PLAINPALAIS

Vendredi 4 Février, à 8 h. 1/2 du soir

CONFÉRENCE par le camarade L. BERTONI

Sujet traité :

La leçon du "Fascismo"

En vente au RÉVEIL :

P. KROPOTKINE. La Science moderne et l'Anarchie	Fr. 3 —
H. de FITZ-JAMES. La guerre et l'exploitation de la crédulité (Trois conférences)	— 30
Errico MALATESTA. Au Café	— 20
— Entre Paysans	— 20
F. ROUGE. Chansons pour rire rouge et jaune	— 20
Charles MALATO. L'assassinat de Ferrer	— 10
BAKOUNINE. L'organisation de l'Internationale	— 05
P. KROPOTKINE. Aux jeunes gens	— 10
— L'esprit de révolte	— 10
— La Loi et l'Autorité	— 10
— L'idée révolutionnaire dans la révolution	— 10
— Lettre aux ouvriers occidentaux	— 05

Et la société...tout court?

Conférence faite à Genève le 7 Décembre 1920,
par H. Comte de FITZ-JAMES
(Suite)

Tu gagneras ton dain quotidien.

Oui, l'homme doit gagner son pain de chaque jour à la sueur de son front. C'est là une des strophes du poème sacré.

L'enfant, dont la pensée n'est que rêve, ne se voit pas encore entraîné, intérieurement soulevé par l'activité universelle. Il repose confiant sur le sein d'une mère et rien dans son rêve ne vient interrompre son repos. L'adolescent croit encore vivre une existence sans fin dans la joie contemplative d'un paradis terrestre, que déjà embrasent les enthousiasmes d'un premier amour. Mais l'adolescent devient homme, et devant l'homme, sous la forme d'un ange, le poète fait apparaître l'inexorable nécessité. Tu travailleras! lui dit l'ange. Et nous plaçant en face de la réalité, il n'est pas difficile d'interpréter les paroles de l'ange symbolique. La nature, dit-il, pour les jours de ta faiblesse, et tout gonflé de lait, avait mis le sein d'une mère à la portée de tes lèvres d'enfant. A ta jeunesse la nature encore prodiguait la jeunesse de ses fleurs et l'abondance des fruits qui suffisaient à ta faim. Mais te voilà fort. Pour ta faim d'homme, tes forces doivent se répandre fécondes et de la terre, par le travail en la gonflant de moissons, tu dois faire un autre sein maternel.

La réalité ne retentit pas autrement dans la conscience d'un homme, animé par l'instinct de conservation.

La science, plus tard, la biologie, devait venir justifier le pressentiment poétique. La science, fidèle servante de la conscience, confirma en effet le poète et dit que la vie tout à la fois intensive et expansive, se manifeste en même temps comme production et comme nutrition.

Cette vie, notre conscience le proclame, tous nous devons la vivre toute entière. Mais les prêtres profanateurs de la poésie, les prêtres ennemis de la science, sont intervenus. Du travail, au nom du vieux Gott, ils ont fait un châtiment. Du châtiment, au nom du vieux Gott, ils relèvent les riches, intéressés à la propagation de leur imposture. Et depuis, défiant la morale sociale, une convention entre civilisés divise la vie en deux parts et chacun n'en vit que la moitié. Les uns produisent tout, les autres ne produisent rien. Les uns se nourrissent comme ils peuvent, les autres à l'excès. Les uns s'épuisent de travail, les autres s'épuisent de luxueuse fainéantise. Et, entre les deux, le pain de l'âme, la beauté disparaît ensevelie dans les vains et vulgaires plaisirs. Car de recréation, de plaisirs, de joies intellectuelles, il n'en est pas pour l'ouvrier. Et, le mot seul « recréation » dit combien les plaisirs intellectuels, qui créent l'homme à nouveau, qui lui donnent des forces nouvelles, sont nécessaires à tous.

Mais il nous faut, dès maintenant, limiter ce que nous entendons par travail.

Travailler c'est chercher, découvrir les lois de le nature, et pénétrer ces lois de telle sorte que puissent être inventées les manières de les faire agir au profit de l'humauité. C'est le travail du savant qui permet la multiplication des richesses naturelles.

Travailler c'est encore transformer une chose donnée par la nature en une autre chose plus utile et plus abondante. Enfin, travailler c'est transporter les choses du lieu de production aux lieux de consommation.

Définissant ainsi le travail, j'ai frappé le rythme indispensable de la vie. L'homme, par la vie même, est contraint à l'activité. Par l'activité, par le mouvement il perd des forces. Et pour recupérer les forces dépensées, guidé par son intelligence, il doit, à son activité, donner un but producteur. C'est ainsi, pas autrement que l'homme peut vivre sa vie toute entière, en chaque jour de son existence, et être libre par une généreuse participation à l'éternelle vouloir, à l'éternelle activité du tout.

Voilà déjà le travail aperçu comme nécessité matérielle. Il nous reste à le voir comme nécessité morale.

L'homme que la richesse, même bourgeoise et moyenne, dispense du travail producteur, est sans attache avec la réalité. Il oublie alors la nécessité matérielle du travail et, se croyant très haut, il retombe au contraire dans l'illusion de l'animalité humaine primitive et prédative.

Ne produisant rien, avec son or, comme avec une griffe, il lui faut prendre, ponr manger d'abord, puis pour des plaisirs. Enfin pour des plus riches proies, pour des ombres même, pour la gloire, l'honneur, il veut la lutte, la guerre.

Les mœurs de bêtes hargneuses et lascives qui déchirent l'humanité, apparaissent ainsi comme les fatales conséquences d'une civilisation aristocratique, ploutocratique, bourgeoise et antisociale.

Car il faut bien voir la différence entre la société et la civilisation. La société, comme le mot l'indique, est l'expression visible, la manifestation extérieure d'un instinct profond, de l'instinct social et protecteur de l'instinct de conservation. Mais la civilisation n'est qu'un ensemble d'habitudes changeantes et conventionnelles. Les mots civilisation, civilité, urbanité, comme les mots politesse et politique dérivent des mots grecs et latins qui signifient *ville, cité*. Les villes et les cités sont des constructions de l'intelligence pratique. La société est une œuvre morale. On voit combien la société a des raisons plus profondes que la civilisation. L'une est éternelle comme la vie même, l'autre est une habitude prise un jour et qui peut changer un autre jour, même disparaître.

L'homme social, moral et conscient de sa responsabilité, travaille pour lui, pour sa famille qui est encore lui, pour la société qui est encore sa famille. Et c'est en marge de la société que se trouve le civilisé, le *fainéant*.

Si le nombre des fainéants se réduisait an petit nombre des capitalistes, le mal ne serait pas grand. On leur donnerait du pain, de quoi boire, par pitié comme à des bêtes, et l'ennui, le pesant ennui, inséparable de l'oisiveté, aurait vite fait de les mettre au travail. Mais, chaque riche, par la force de la richesse, détourne un grand nombre d'ouvriers des besognes utiles. C'est l'armée proprement dite qui garde la civilisation. Et dans la civilisation encore, innombrables sont les hommes, les femmes, dont la force, l'intelligence doit être appliquée à la fabrication, à la vente de choses inutiles, sottes, vaines et dangereuses. Les unes bonnes seulement à distraire des paresseux, les autres bonnes seulement pour la guerre et la destruction.

Le pain, les vêtements, les machines, les choses les plus indispensables à la vie matérielle manquent partout aujourd'hui. Quand même si vous parcourez les rues principales des grandes villes, même les rues basses à Genève, partout vous verrez le luxe étalé, partout aux devantures sont offerts les vains et sots colifichets, à l'intérieur des boutiques un personnel nombreux, fort, intelligent, n'a d'autre occupation que d'aider les paresseux à ne rien faire. Mais ce n'est rien encore. Il faut visiter les établissements métallurgiques pour voir la moitié au moins des ouvriers forgeant des armes, préparant ainsi la prochaine guerre et... leur suicide.

Et pour qui tout cela ? Mais pour que des capitalistes se disputent encore les richesses du monde. La guerre n'est pas autre chose. Que ces quelques puissants par la mauvaise puissance de l'or, soient encore en proie à l'illusion des bêtes prédatives, et se conduisent comme autant de brutes sourdes à la misère universelle, cela, je le répète, n'aurait pas grand inconvénient. Mais au nom de tous ceux qui souffrent sur la terre que l'ouvrier ne soit plus l'ennemi de l'ouvrier, que tous librement puissent lutter pour la vie d'abord, pour la belle vie ensuite.

Nous trouverons tout à l'heure le moyen d'affranchir les travailleurs contraints par le capitalisme à nuire aux autres travailleurs, à nuire à la société pour servir une civilisation de paresseux, et notre moyen conforme à la probité sera exclusif de toute violence.

En attendant, démasquons encore d'autres fainéants.

Proche des esclaves du luxe, autour du grand capitalisme, rôde et rampe la petite et avide bourgeoisie, dont les fils à papa se prélassent dans la profession d'intellectuels. Et ces intellectuels se croient peut-être, se donnent en tout cas pour des ouvriers, pour des ouvriers de la pensée. Leur erreur nous vaut l'art bourgeois, la littérature bourgeoise, tous les frelats dont peintres, sculpteurs et libres versificateurs modernes croient sortir par l'emploi de procédés de plus en plus extravagants, mais étrangers à la vie, par l'emploi de formes qui, ponr être nouvelles et peut-être redondantes, n'en restent pas moins vides, à défaut du génie qui les animerait d'un souffle de vie.

En vérité, il n'y a pas de *travaux* mais seulement des *plaisirs* intellectuels. Comme les sens, au degré de raffinement près, l'intelligence réclame ses plaisirs au degré d'élévation près. Il serait trop long d'entrer dans les détails, de montrer comment les pédants bourgeois, les éducationneurs, ont formé l'humanité actuelle, l'humanité batailleuse et dégradée ; comment la spéculation bourgeoise prend le uasque de la science pour s'enrichir de charlatanisme.

Le plus élevé, le plus noble des plaisir intellectuels est de faire apparaître, de rendre visible, tangible, sensible, ce qui de la vie reste invisiblement secret dans le domaine des sentiments. C'est le plaisir du poète créateur. Mais comment le poète ferait-il apparaître la vie toute entière et dans ce qu'elle a de plus profond, si, bourgeoisement, il n'en vit que la moitié, et la plus superficielle moitie.

Ah ! oui, les affres et les ivresses de l'amour sexuel, le poète bourgeois connaît cela, et d'autant mieux que la chair exige dans l'oisiveté. Aussi, les poètes bourgeois connaissent et cultivent les irritations nerveuses de l'impuissance qu'ils appellent délire poétique, rêves mystiques, inspirations de l'au-delà. Il en résulte fatalement qu'à de rarissimes exceptions près, car il y a de surprenantes exceptions, les fameux ouvriers de la pensée ne savent nous montrer que des scènes d'adultère mondain, de patrouillotiques fanfaronnades, ou encore des scènes d'une mystagogie enfantine, dont le sujet se déterre en grattant le passé lointaiu jusqu'en ses plus naïves et profondes erreurs.

Si, exceptionnellement, un artiste bourgeois produit un chef-d'œuvre, le public bourgeois se montre incapable de le comprendre. Le *Faust* de Gounod, dont certaines pages sont admirables ; la *Carmen* de Bizet, qui est un pur chef-d'œuvre, ont été longtemps molestés par les bourgeois paresseux et les critiques à leur solde. Il a fallu que la sanction populaire intervienne pour décerner à *Carmen* la couronne qui lui est due.

Richard Wagner a été hué, sifflé en Allemagne et en France. Ce sont des Français, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Emile Zola, Catulle Mendès, qui, les premiers, ont compris qu'un Titan était né. Mais le goût, et même l'enthousiasme parisien ou berlinois, pour le géant dont la voix tonnante a fait tomber comme du ciel une irrévocable malédiction sur l'or, n'a jamais été que du faux chic et du snobisme. Aujourd'hui aimer, ne pas aimer le plus colossal et profond poème qu'ait jamais enfanté un cerveau humain est une affaire de... patriotisme ! Incapables de juger l'œuvre, les bourgeois s'en prennent à l'homme. Et l'homme est mort il y a quarante ans !

Ainsi les intellectuels bourgeois dont le rôle devrait être de nous éclairer, ne font-ils qu'épaissir autour de notre pensée les ténèbres déjà si épaisses d'une civilisation noire et cruelle.

Qu'ils travaillent donc, ne serait-ce que trois ou quatre heures par jour, qu'ils produisent quelque chose d'indispensable et assument ainsi une part de la tâche sociale. Un effort producteur ne fatigue pas plus, surtout avec l'habitude, et ne rompt pas plus le fil des idées que les mouvements, les exercices nécessaires à l'hygiène de tous. Et connaissant la vie, la vie toute entière, pour l'avoir vécue, ils pourront la méditer, l'approfondir et en faire apparaître les plus intimes secrets.

J'abuserais de vous, Mesdames et Messieurs, et de votre si bienveillante patience, si je vous parlais, après les poètes, des véritables empoisonneurs du journalisme. Je ne dirai même qu'un mot des enseigneurs et éducationneurs bourgeois, de ces pédants qui croient savoir les choses pour les avoir lues sur du papier et à tort et à travers les enseignent, sans pouvoir les mesurer à la mesure de la vie qu'ils ne vivent pas. Ce sont eux qui, munis de diplômes, ont pour ainsi dire pétri l'humanité actuelle, l'humanité batailleuse et dégradée de notre siècle honteux.

Les mêmes pédants se prennent pour des savants et sous le masque emprunté de la science se gonflent d'orgueil, quelquefois d'argent. Ainsi notre monde est-il dévasté de charlatanisme. Le pédant bourgeois fait une même besogne que les théologiens. Deux mots seulement sur ces derniers. Deux mots empruntés à leur langage.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! braillent les curés de leurs voix noites, et répètent les pasteurs de leurs voix blanches.

N'ont-ils pas entendu dire que l'arbre se reconnaît au fruit ? De même la bonne volonté se voit dans les œuvres et non dans les chansons. Et vous connaissez le rôle des ambassadeurs du vieux Gott dans toutes les nations. Quittez le travail, ont-ils dit aux peuples, obéissez à l'Etat, allez tuer, massacrer, détruire, au service des riches, des puissants, des orgueilleux.

Eh bien, non, cent fois non ! la loi du travail est la première de toutes, parce qu'elle est gardienne de la paix. L'homme responsable, personnellement responsable devant sa conscience, n'a pas le choix entre la destruction et la production. Et ici mieux que jamais apparaît la double nécessité matérielle et morale du travail. Le producteur, acharné à produire, par le travail même se fait le champion de la paix contre la guerre, de la vie contre la mort, de la beauté, de l'harmonie, contre l'horreur des massacres fratricides.

Je n'ai pas entendu dire que les mouches du couche des nations eussent encore songé à nous donner l'exemple du travail utile. Il y a bien un bureau du travail, et même peuplé de pures émanations de la boîte électorale. Ces joyeux compères s'occupent bien des heures, du prix du travail, mais du travail... des *autres* ! Et il leur faut pour cela ? Sept millions, et sept millions *or* par an ! pas davantage ! (*A suivre*).

Socialisme solidariste

C'est le titre assez étrange d'une brochure écrite par le conseiller national Charles Naine et publiée par *Forum*, maison genevoise qui édite aussi des écrits du prof. Pierre Bovet et du pasteur Frank Thomas. Ce titre est également curieux pour tous ceux qui se sont déjà quelque peu occupés de socialisme, doctrine dont la réalisation n'a jamais été conçue autrement que comme l'application du plus noble des sentiments humains, du plus puissant des facteurs de progrès, la solidarité.

La discussion point par point de l'exposé de Ch. Naine exigerait plus d'un long article. Il faudrait répéter ce que nous avons déjà souvent dit en critiquant le socialisme marxiste, appelé aussi « scientifique ». Car ce qui frappe le plus dans les pages dont nous parlons, c'est la prépondérance du fatalisme historique que nous ont légué Marx et ses disciples.

La prophétie de la concentration des capitaux nous est de nouveau servie, malgré les démentis qu'elle reçoit journellement. Naine compte sur ce phénomène pour la création « d'un prolétariat agraire accessible aux idées socialistes » et, d'autre part, il affirme que « l'industrie géante, les grandes maisons de vente aux centaines de rayons, ont en partie supprimé les petites industries et les petits marchands ». Marx a une excuse à ses doctrines, c'est de les avoir formulées avant que l'économie capitaliste ait donné tous ses résultats... imprévus. Cette excuse n'existe pas pour ses continuateurs quand il répètent les erreurs du maître.

Le prolétariat agraire accessible aux idées socialistes se fait encore désirer et, du reste, pourquoi attendre qu'il soit *accessible* à une idée qui, réalisée, ferait aussi bien l'intérêt des ouvriers agricoles que celui des ouvriers industriels ? La réponse à cette question ne se trouve que dans ce fatalisme historique qui tient une si large place dans le marxisme.

Quant à la suppression des petites industries et des petits marchands, il suffit de regarder autour de soi. Où voit-on que le nombre des petits magasins diminue, que les innombrables boutiques occupant le rez-de-chaussée d'une grande partie des maisons dans les villes restent inoccupées ? Où a-t-on vu que les petits ateliers de toute sorte aient diminué dans les centres industriels ? C'est pénible d'avoir à rappeler les grands hommes du socialisme « scientifique » à des constatations aussi terre à terre, et on ne peut comprendre de pareils non-sens qu'en songeant à d'autres grands hommes véritables, qui sont restés toute leur vie esclaves d'un préjugé théologique ou autre !

Bien que Ch. Naine soit forcé d'admettre au début de sa brochure que « l'effet des idées sur le développement économique est certain », il insiste sur une marche de la société, inévitable et fatale, vers le collectivisme. Il voudrait donner à cette conception un fondement scientifique en soumettant le progrès à une loi naturelle, semblable à la loi qui préside au développement des individus et en affirmant que le collectivisme se trouve dans « la ligne de l'évolution historique ». Ses espoirs se fondent aussi sur le fait que les entreprises industrielles cesseront d'être nationales pour devenir internationales, ce qui diminuera le risque de guerres en créant une solidarité économique mondiale. (Cette solidarité d'intérêts existait déjà avant 1914, cependant nous avons en la guerre dont tout le monde devait souffrir.)

Sa brochure semble étrangement destinée à ne pas effrayer le bourgeois et à faire accepter aux ouvriers la dictature des politiciens qui infestent le mouvement ouvrier au nom d'un socialisme qui a cessé de l'être depuis bien longtemps.

Pour s'en réclamer encore, il faut voir les faits sous un faux jour et attribuer, par exemple, aux organisations ouvrières un rôle qu'elles n'ont pas du tout joué jusqu'ici. Naine dit à ce propos :

> Les organisations professionnelles de salariés continuant leur action, doubleront et tripleront leur effectif. Elles interviendront d'une façon toujours plus active dans l'organisation de la production par des grèves et des contrats collectifs.

L'auteur ferait bien de nous apprendre de quelle manière les syndicats interviennent dans l'organisatiou de la production. Malgré la conclusion de contrats colleetifs, les ouvriers syndiqués sont à la merci du patronat et sont les premières victimes des crises sociales : guerre, chômage, vie chère, etc. Nous ne contestons pas que les organisations professionnelles pourraient, si elles étaient guidées par des principes socialistes, faire quelque chose dans ce sens. Mais elles sont dominées par l'idée chère à Naine que l'organisation toujours plus nombreuse et puissante conduira les travailleurs, fatalement, vers leur émancipation. Et en attendant la réalisation de cette prophétie, les syndiqués demeurent dans un aveuglement lamentable, qui les livre au bon plaisir de la haute finance gouvernant le monde à son gré. Et, peut-être, le cas n'a-t-il jamais été si suggestif qu'à l'heure actuelle, où le chômage menace de plonger la masse ouvrière du monde entier dans un abîme de misères, sans qu'elle esquisse le moindre geste pour se sauver d'une situation d'où personne ne pourra la tirer ; et cela presqu'un siècle après la proclamation des principes socialistes, qui seuls peuvent résoudre la question du chômage et avec elle toutes les autres provenant de la mauvaise organisatiou économique.

* * *

Oui, le socialisme est dans la ligne de l'évolution historique, mais à condition de ne pas croire qu'il arrivera tout seul ou apporté par un nouveau Messie, comme le voudrait faire croire Ch. Naine aux lecteurs de sa brochure. Dans l'histoire des sociétés la volonté humaine n'a pas toujours joué un grand rôle et la conception matérialiste de l'histoire, dont le mérite, affirme naïvement Ch. Naine, revient aux socialistes, représente sans doute une part, seulement une part, de la vérité. Mais si les hommes se sont laissés guider jusqu'à ce jour par des forces aveugles, ce n'est pas une raison pour croire que cela continuera ainsi. La volonté humaine, résultat de l'expérience et de la raison, devra avoir sa belle part dans la constitution économique des sociétés, si nous voulons réaliser un progrès réel.

Marx avait aussi prédit que les crises de chômage répétées allaient contribuer au renversement du capitalisme. Il aurait eu sans doute raison s'il avait ajouté : « a condition que l'odieux de la situation soit reconnu par les ouvriers et que ne voyant plus quelque chose de tout naturel dans le fléau dont ils sont victimes, ils aient la volonté ferme d'y porter remède ». Ce n'est là qu'un exemple, et le plus frappant en ces jours de crise ; mais cette réflexion peut s'appliquer à la question sociale tout entière. Si on y pense bien, le manque de volonté de la masse justifie ce maudit fatalisme, grâce auquel tous les mensonges et toutes les injustices se perpétuent.

Nous n'aurons une nouvelle organisation économique que lorsque les intéressés, ayant reconnu absurde et injuste le régime social actuel, éprouveront la volonté d'en finir et d'en reconstruire un autre. Tous les maux dont nous a gratifiés la civilisation bourgeoise pourraient aussi être justifiés en les plaçant dans *la ligne de l'évolution sociale*, chère à Naine, mais la seule volonté de ne pas les tolérer aurait réussi plus d'une fois à les en éliminer. Et cette volonté ne découle pas uniquement des faits économiques. La propagande peut aider à son développement plus ou moins rapide.

* * *

Pour finir, nous nous plaisons à reproduire quelques lignes de Naine, car elles correspondent tout à fait à notre conception de l'association, ce qui montre que nos idées sont souvent approuvées, même par des adversaires. Voici ce que Naine écrit :

> Etroitement réunis dans la production, les hommes doivent renoncer graduellement à ce qui les divise dans les autres domaines de la vie. Ils doivent se rapprocher, s'unir, s'entendre, harmoniser leur vie tout entière, comme la spécialisation a harmonisé le travail productif. Le despotisme politique impose le lien brutal d'une soumission commune de tous à un seul ou à quelques-uns ; il est contraire à la solidarité humaine.....
>
> Tout ce qui est autorité despotique, que ce soit celle du mari, du patron ou du chef de gouvernement, est battu en brèche sans répit pour lui substituer une force collective. A l'obéissance servile on cherche à substituer partout la coopération des volontés et des intérêts.
>
> Un simple coup d'œil jeté sur l'extension inouïe à notre époque des associations de toutes espèces nous montre la tendance générale de la société. Partout, dans tous les domaines, c'est l'effort vers la collaboration, l'entente, là coopération. Le principe d'autorité pour le gouvernement des choses et des hommes est remplacé par le principe de liberté. De plus en plus les hommes rejettent les institutions qui entravent leur libre développement et les remplacent par des institutions de solidarité.....
>
> Association et servitude s'excluent.

Voilà des idées nettement anarchistes... parce qu'au fond, pour être anarchiste, il suffit de raisonner. Mais les social-démocrates et Naine en particulier ne nous ont jamais habitués à des conceptions si claires. Une organisation ou association n'a jamais été conçue par eux qu'à base autoritaire, surtout dans leurs polémiques ou discussions avec les anarchistes. Voir, d'ailleurs, leur centralisme univeasel ! Mais la brochure de Naine est surtout destinée à combattre le bolchevisme, ce qui explique sans doute son amour soudain pour la liberté ! M. A.

Etrange tactique

Nous recevons la circulaire suivante :

Je ne comprends pas les camarades qui, à la suite de quelques anarchistes sincères mais peu clairvoyants combattent les bolchevistes, les Soviets et la Dictatures du Prolétariat.

Lorsque nous voyons toutes les forces répressives du Monde, aidées dans leur œuvre néfaste des socialistes réformistes, se liguer contre la Révolution russe, notre devoir est de soutenir, envers et contre tous, la Russie des Soviets malgré ses erreurs et ses fautes.

Tous les réactionnaires, toute la bourgeoisie à la remorque de l'Eglise catholique et des capitalistes, diffament et trainent dans la boue toutes les institutions des Soviets et ont organisé une campagne de mensonges contre ces hommes qui luttent pour instaurer une société meilleure. Les Gouvernants de tous les pays forgent des armes en vue d'écraser ce mouvement libérateur. Or, l'écrasement des révolutionnaires russes serait l'asservissement complet du prolétariat mondial.

Que les Travailleurs réfléchissent ! En tous cas, si les dirigeants de la Révolution russe se trompent, j'estime qu'il vaut mieux se tromper avec les Bolchevistes, antireligieux, amourlibristes, communistes que de faire le jeu de Daudet, antisémite, catholique et royaliste. L. P.

Notre camarade est dans l'erreur. Ou les bolchevistes sont sur la bonne voie, ou ils ne le sont pas. Or, leurs procédés sont précisément ceux que nous, les anarchistes, avons combattu pendant un demi-siècle, et l'expérience vient de les révéler une fois de plus mauvais et odieux. Ponrquoi déclarerions-nous avoir eu tort contrairement aux témoignages les plus probants ? *C'est faire des maux découlant surtout d'une fausse méthode révolutionnaire les maux propres à toute révolution*, c'est proclamer à l'avance la faillite de l'action insurrectionnelle pour revenir à *la légalité sans issue*, dont parlait autrefois Jules Destrée.

Ce que L. P. demande est simplement inconcevable. Les bolchevistes attaquent nos idées et persécutent nos camarades. Comment ne pas défendre et les unes et les autres ? Ils font de leurs erremenis mêmes — pour ne pas dire plus — l'unique doctrine d'émancipation universelle. Comment y adhérer la sachant fausse ?

Cependant, les anarchistes ont été partout les premiers à proposer ou à s'associer à une action en faveur de la Russie, et si cette action n'a pas eu lieu ou n'a pas été assez puissante, il serait particulièrement injuste de le leur reprocher.

Nous ne voulons nous tromper sciemment avec personne. Et toute dictature est, d'ailleurs, la négation même de l'idéal libertaire que nous poursuivons. Etrange tactique que de le renier pratiquement sans autre sous prétexte de mieux le servir !

Les guerres et les armements tuent les Etats ; ils accélèrent leur faillite morale et économique. Encore une ou deux grandes guerres, ils donneront le coup de grâce à ces machines détraquées.

P. Kropotkine (1882).

Genève. Impr. Unions Ouvrières.